

En relisant Marina Tsvetaeva...

Élu ou maudit, malade ou savant, saturnien, albatros moqué ou prince d'Aquitaine, peu importe la manière dont on identifie le poète, le costume royal ou loqueteux dont on le revêt, et la couronne qu'on lui pose sur la tête, de laurier, d'or ou d'épines : c'est *d'une âme et d'une langue* que l'on parle quand on l'évoque. Il faut s'y résigner : il ne trouvera sa place ni parmi ses semblables ni sur la terre qu'il a mission de chanter.

Marina Tsvetaeva le répète : « Je suis globalement fatiguée de la vie terrestre », « Je ne sais pas vivre ici-bas », « Je n'aime pas la vie terrestre, je ne l'ai jamais aimée, en particulier - les gens. J'aime le ciel et les anges : là-haut, avec eux, je saurais m'y prendre »¹. Et l'on se souvient que Mallarmé déjà lançait ce cri : « Ici-bas est une étable ». Il ne fut pas le seul...

Mais l'affaire est plus compliquée qu'il n'y paraît. On ne peut évidemment réduire ces propos à des paroles de misanthropes ou de déclassés inaptes à la vie sociale. Celle qui se dit « globalement fatiguée de la vie terrestre » aime en vérité le monde dans lequel elle vit. Sinon, elle ne pourrait le chanter... C'est de la trivialité qu'elle ne parvient pas à s'accommoder, même si elle ne craint pas de raccommodez elle-même les chemises trouées. Elle aime la vie toute nue, mais la banalité du quotidien lui est insupportable. Elle juge de ce qui vaut et ne vaut pas la peine d'être vécu en fonction de son âme. Elle voudrait se réduire à n'être que cela, une âme : « J'ai fait de mon âme ma maison », dit-elle. Mais elle sait que des ailes lui manquent qui lui permettraient de n'être qu'un envol. En attendant, elle brûle toute vive !

Volontiers, je m'en tiendrai à cette définition simple : un poète est quelqu'un qui habite son âme et qui détermine ce qui est bien et mal en fonction d'elle. Il vit, il aime, il souffre selon sa résonance propre, ou plutôt en obéissant à une succession d'intempéries intérieures. C'est un paquet de feuilles offertes aux vents mauvais... On n'a pas de prise sur lui. On ne peut espérer lui faire la morale. Il suit son propre chemin d'épines. On pourrait pousser plus loin la comparaison et voir en lui le fils orphelin d'un Dieu mort. Car c'est de ce côté-là qu'il regarde, et c'est de cet espace là qu'il se réclame : le grand lointain, une sorte de *là-bas* sombre ou azuréen, où il semble parfois que les cieux s'entrouvrent... Assurément, ce n'est pas du côté de

¹ Vivre dans le feu, p. 255.

l'existence quotidienne, même s'il arrive que ce poète, toujours curieux du ciel et des anges s'y fourvoie et y trouve quelque plaisir...

Du côté de l'art est pour Marina, comme pour beaucoup d'autres, la vie la plus intense. La vie dans son intensité. Et la voilà donc engagée dans une course infernale derrière les mots. Comment trouvera-t-elle celui qui n'est pas trop petit et qui convient à la démesure de ses sentiments ? Celui qui restera mobile et vivant sous sa plume ? Elle ne craint de son propre aveu qu'une seule chose au monde : les moments où la vie se fige et où le feu paraît éteint. Elle tient aux mots au moins autant qu'à la vie. « J'aime à la folie les mots, leur aspect, leur son, leur impermanence, leur constance. En effet, le mot est tout. » ²

Jean-Michel Maulpoix



² P.92.